

Celui-là n'a jamais appartenu à aucune école, à aucune église, à aucune institution, à aucune académie, surtout à aucun régime, si ce n'est celui de la liberté²¹. »

Ainsi, disait en substance, la lettre publiée à la presse et adressée comme un camouflet au gouvernement tout entier.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ...

1855. Courbet organise sa propre exposition. Le défi ne passe pas inaperçu. « *Le temple est fini*, annonce Courbet à Bruyas le 4 juin 1855. *De toute part, dans Paris, on me demande à quand l'exposition.* » Il ne tempère pas son optimisme. « *Je crois que je finirai par conquérir l'indépendance nécessaire en art, j'ai été, jusqu'ici, fort bien secondé par le gouvernement. M. Fould, M. de Nieuwerkerke sont même enchantés de mon idée et veulent venir voir. Enfin cela sera une chose magnifique et sans exemple jusqu'ici. Cela enchante chacun ; moi, quand je considère le bâtiment, je tombe en extase²².* »

Son ambition est simple : court-circuiter l'autorité officielle en faisant appel au jugement public. L'exposition ouvre le 28 juin, dans un bâtiment conçu par l'architecte, Léon Marie Isabey, originaire de Besançon, et voisiné avec celui de l'Exposition universelle ouverte, quant à elle, le 15 mai. Après un mois de démarches, le peintre a obtenu tous les accords, jusqu'à la permission de faire payer les visiteurs. Le tarif est fixé à un franc. Une enseigne présente « l'exhibition » sous le titre : DU RÉALISME. *G. Courbet. Exposition de quarante tableaux de ses œuvres²³*. Une brochure est publiée à cette occasion, qui porte en avant-propos un bref commentaire, lequel fait office de profession de foi. Dans cette aventure, Courbet espère gagner au moins dix mille francs. Hélas, malgré le prix d'entrée passé à cinquante centimes, le public se fait rare, probablement déjà trop sollicité. « On n'était nulle part mieux à l'abri du tumulte de Courbet que chez M. Courbet lui-même. Le jour de ma visite j'eus beau chercher

partout, comme une épingle, la foule idolâtre : – pas un chat, commente Jean Rousseau²⁴. – J’y restai une grande heure ; le silence ne fut troublé qu’une fois, par un bruit saugrenu... ; je repris mes perquisitions... je finis par dénicher derrière un grand divan circulaire un visiteur comme moi, qui, compté avec moi, faisait que nous étions mathématiquement “plusieurs”, sinon “foule”, à l’encontre des annonces publiées ; – j’allai pour contempler ce public solitaire de M. Courbet ; – le misérable (je parle dudit public) ; le misérable ronflait ! “L’exposition est audacieuse, mais l’heure est plus aux sarcasmes qu’aux applaudissements.” Tout le monde a vu, placardée aux murs de Paris en compagnie des saltimbanques et de tous les marchands d’orviétans et écrite en caractères gigantesques, l’affiche de Monsieur Courbet, apôtre du réalisme, invitant le public à aller déposer la somme d’un franc à l’exhibition de quarante tableaux de son œuvre²⁵. »

Le défi perturbe le monde artistique soumis à la routine des Salons autant qu’au veto du jury, aussi, rares sont les journaux qui s’aventurent à saluer l’exploit, la plupart se bornant à commenter les onze œuvres exposées par Courbet à l’exposition officielle. Alors, malgré l’agacement qu’il ressent à l’égard de Courbet et du réalisme, Champfleury, désappointé de si maigres résultats, écrit tardivement un article-plaidoyer. Mais quand celui-ci parle d’atelier à propos du « Pavillon du Réalisme », les autres disent bazar ou boutique, plaisantant du prix à payer pour cette leçon de réalisme, comme si pour la première fois art et argent se mêlaient.

Cette autonomie ostensiblement déclarée face au gouvernement ne reçoit, en définitive, que peu d’échos favorables parmi la critique. Un manque d’enthousiasme étonnant de la part d’une presse bridée, elle aussi, par l’autoritarisme du pouvoir. Pourtant il ne s’agit là que d’autonomie et non de dissidence puisque, continuant à y exposer en dépit de sa propre exposition, Courbet ne se coupe pas radicalement du circuit officiel.